

VOYAGE

DE M. G. H. DE LANGSDORFF

AUX ILES ALÉOUTIENNES,

ET A LA CÔTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

(1805 A 1808.)

M. RESANOV, après avoir débarqué au Kamtchatka, conçut le projet, en conséquence des lettres qu'il reçut de Saint-Pétersbourg, de visiter, comme chargé des pouvoirs de la Compagnie russe d'Amérique, les îles Aléoutiennes et la côte nord-ouest d'Amérique. Ayant jugé que dans un voyage à des contrées si sauvages un médecin ne lui serait pas inutile, il proposa à M. le docteur Langsdorff de l'accompagner. Le désir de parcourir des pays dont l'histoire naturelle n'avait pas été bien étudiée détermina M. Langsdorff, il accepta l'offre de M. Resanov.

Le 24 juin 1805 le navire la *Marie*, commandé par le capitaine Machin, mit à la voile du port Saint-Pierre-Saint-Paul. Indépendamment de M. Resanov et de M. Langsdorff, MM. Kvostov et Davidov, officiers de la marine russe, s'y étaient embarqués comme passagers.

Au lieu de matelots, ce navire avait soixante promichleniks ou chasseurs au service de la compagnie. Ce sont ordinairement de mauvais sujets, des ouvriers ou des marchands qui n'ont pas pu faire leurs affaires, ou même des gens repris de justice. La plupart avaient fait leur premier voyage sur mer l'année précédente en venant d'Okhotsk au Kamtchatka; ils étaient obligés d'apprendre de nouveau le nom des voiles et des manœuvres, il en résultait un embarras et une confusion extrêmes, et au moindre changement de vent, cinquante hommes ne faisaient pas la besogne dont dix bons matelots seraient venus à bout. De plus le navire était tellement encombré de marchandises, que plus de la moitié de l'équipage était constamment obligée de se tenir sur le pont. Par un effet de la nourriture malsaine et peu abondante que la compagnie leur avait fait délivrer au Kamtchatka, beaucoup étaient malades du scorbut. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse que, dans ces parages, la navigation est sujette à des fatigues particulières. Le soleil peut

rarement percer les brumes épaisses et humides, et durant tout l'été, l'on ne jouit que de peu de jours sereins. Toutefois le nombre des malades n'augmenta pas autant que je l'aurais cru.

Si cet équipage était mesquinement nourri, il était encore plus pitoyablement vêtu. Le manque de linge surtout, produisit tous les inconvéniens auxquels on pouvait s'attendre. C'était un spectacle dégoûtant et auquel il était impossible d'échapper à cause de la petitesse du navire, que de voir ces hommes excessivement sales, se débarrasser de la vermine qui les tourmentait. Malgré la propreté la plus soigneuse, il était difficile de se préserver de cette incommodité.

Tous les jours on voyait beaucoup d'oiseaux de mer; le 6 juillet on aperçut Attou, la plus occidentale des îles Aléoutiennes. Les brouillards cachaient la plupart des autres ou ne permirent de les voir qu'imparfaitement; le 11 on se trouva devant le port d'Ounalachka. Le vent contraire empêchant d'y entrer, M. Resanov décida d'aller visiter les îles de Saint-George et de Saint-Paul, situées au nord-ouest d'Ounalachka et encore peu connues. La brume, la pluie, la force du vent rendirent la navigation longue et pénible, on ne vit Saint-Paul que le 17 juillet, quoique sa distance d'Ounalachka ne soit que de 190 milles de mer; le soir on mouilla dans une baie ouverte de la

côte nord-ouest qui n'est entourée que de collines de hauteur médiocre.

Le sable du rivage est noir, brillant, pesant; il contient probablement du fer ou du titane qui provient de débris de lave, car on l'observe en couches horizontales le long de la côte. Les collines et les montagnes étaient couvertes d'herbe verdoyante, aspect bien agréable pour des voyageurs qui venaient de quitter le Kamtchatka où elles étaient encore sous la neige, et qui n'avaient pas distingué autre chose aux îles Aléoutiennes.

En s'éloignant un peu du rivage, on rencontra des cabanes abandonnées; elles étaient creusées en terre; des côtes de baleines tenaient lieu de poutres; on voyait çà et là des barils, des pelleteries gâtées, des peaux de phoques, du bois, etc.; mais on ne découvrait pas le moindre vestige d'habitans. On présuma que des chasseurs russes de Saint-George étaient venus y passer quelque temps, puis l'avaient quittée.

S'éloignant de ces demeures abandonnées, les voyageurs marchèrent vers la pointe du nord-ouest, pour considérer les kotjas (*phoca ursina*), dont on avait déjà entendu au loin les rugissemens et les cris. Chacun s'arma d'un bâton. Ces phoques étaient couchés par milliers en troupes séparées; ne prévoyant pas le danger, ils ne témoignèrent

aucune crainte en voyant approcher cette troupe d'hommes ; cependant plusieurs se jetèrent à la mer ; les plus vieux restèrent , comme pour garder les jeunes animaux qui leur étaient confiés. Les plus gros , lorsqu'on fondit sur eux , ouvrirent la gueule , et firent entendre un sifflement ; d'autres cherchèrent à se défendre en mordant les hommes qui les attaquaient. Vains efforts ; on en emporta plusieurs en les saisissant par les pieds de derrière , et les traînant ainsi sur les rochers. On avait faim , quelques-uns furent sur-le-champ écorchés et rôtis ; en moins d'une heure on en eut tué une cinquantaine des plus gros pour la provision de l'équipage. Si on eût laissé faire les matelots , ils les eussent assommés par centaines ; il fallut leur enjoindre expressément de s'en abstenir.

On trouva la chair de ces jeunes phoques excellente ; pour le goût , elle ressemble à celle du veau ; sa couleur noire cause d'abord une répugnance que l'on surmonte bien vite. Les pattes sont le morceau le plus délicat.

En retournant au navire , chargés de provisions bien nécessaires à l'équipage affamé , les voyageurs y trouvèrent des chasseurs russes arrivés , dans un baïdar , de la partie sud-ouest de l'île où ils s'étaient établis. Le lendemain on alla les visiter ; ils étaient quinze Russes et quelques

Aléoutes ; quelques-uns demeuraient là depuis plusieurs années , occupés à tuer des phoques et des renards pour la compagnie. Au commencement de l'été , ils ne songent qu'à se procurer des vivres pour l'hiver , qui consistent principalement en chair de phoques desséchée ; pendant le reste de l'été et en hiver , ils préparent les peaux. Depuis le 1^{er} janvier ces quinze hommes avaient assommé trente mille phoques ou ours de mer pour leur provision , et en avaient jeté les peaux , parce qu'ils n'avaient pas le temps de les étendre pour les faire sécher.

Tout dans cette île annonce une origine volcanique. Un des chasseurs donna à M. Langsdorff des pétrifications recueillies sur la plus haute montagne qui est au milieu de l'île , ce qui surprit d'autant plus ce naturaliste , que , dans tout le Kamtchatka , dans les îles Aléoutiennes et sur la côte nord-ouest d'Amérique , on ne trouve que des roches primitives et volcaniques.

Le climat est très-rude ; on a peine à concevoir que des hommes aient pu se décider à vivre pendant des années sur cette petite île , séparés de l'univers entier. Pendant l'hiver on y éprouve des tempêtes épouvantables ; la mer est alors couverte d'énormes rochers de glaces , sur lesquels , quand le vent souffle du nord , on voit quelquefois arriver des ours blancs. En été les

brouillards sont fréquens ; quelques chasseurs russes qui, pendant le petit nombre de jours serrens de cette saison, avaient gravi sur les montagnes les plus hautes de l'île, s'accordaient tous à dire qu'ils avaient aperçu dans le nord-nord-est une île qui n'avait pas encore été visitée. Ils prétendaient que l'île Saint-Paul a été autrefois beaucoup plus froide qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que, pendant leur séjour, la terre végétale, les plantes et les buissons s'y étaient augmentés.

Les renards étaient autrefois nombreux ; on les prend dans des pièges ; ils sont devenus fort rares. Le kottibi, espèce de phoque, arrive dans l'île au mois d'avril en troupes considérables, y fait ses petits, et s'en va au mois de septembre ; c'est sa fourrure, plus douce que celle du phoque commun, que les Chinois et les peuples mongols recherchent avec empressement. La compagnie en tire un avantage immense, car quinze hommes dont l'entretien ne lui coûte presque rien, peuvent aisément tuer dans un été cent mille kottibis et préparer leurs peaux ; chacune se vend à Canton une piastre ou une piastre et demie, et à Kiakhta deux à trois roubles. Il y a quelques années, on avait assommé tant de kottibis, qu'il se gâta dans les magasins de la compagnie pour plusieurs millions de roubles de leurs peaux ; parce qu'on ne s'occupait que d'en avoir beau-

coup, et non de les préparer avec soin. Pour tuer ces animaux, il ne s'agit que d'en séparer une troupe du reste de la bande, et de les pousser vers l'intérieur de l'île, où on les assomme avec des bâtons. On les partage ainsi pour ne pas effrayer ceux qui restent.

Les loutres de mer sont presque totalement extirpées ; le phoque commun au contraire et le phoque à crinière y sont en grand nombre ; les morses fréquentent une petite île éloignée de quelques verstes de la pointe sud-ouest. Le poisson est rare le long de ces côtes. Tous ces phoques sont des animaux carnassiers qui les en éloignent.

La grande quantité d'oiseaux de mer qui viennent pondre dans cette île procure à ces chasseurs un moyen d'augmenter leurs provisions pendant l'hiver. Au printemps, l'un d'eux se fait descendre par une corde dans une corbeille le long des rochers escarpés de la côte, à une profondeur qui est quelquefois de cent cinquante pieds, pour ramasser les œufs qui sont dans les trous. Quand on en a une quantité suffisante, on les lave soigneusement, on les sèche à l'air, puis on les met dans un baril rempli d'huile de poisson. Ils se conservent ainsi jusqu'après l'hiver, aussi frais qu'au sortir du nid.

M. Resanov, après avoir fait embarquer sur la *Marie* toutes les fourrures qui étaient prêtes,

voulut diminuer le nombre des chasseurs de l'île, afin de mettre par là un terme à la trop grande destruction des kottibis ; plusieurs de ces hommes, à la grande surprise des voyageurs, demandèrent en grâce à rester. On aurait pu croire, d'après la description qu'ils firent de leur heureux état, qu'ils vivaient entre eux dans la meilleure intelligence ; au contraire, on n'eut que trop de sujets, pendant deux jours que l'on passa au milieu d'eux, de connaître qu'ils étaient sans cesse en querelle les uns avec les autres. Ils se plainquirent des agens de la compagnie, on les débarrassa de quelques-uns.

Le 8 on partit de Saint-Paul. On eut connaissance de Saint-George, mais on essaya vainement d'y aborder ; alors on se dirigea sur Ounachka. M. Resanov se convainquit par lui-même du triste état de cette possession de la compagnie et du malheureux sort des indigènes livrés aux caprices des agens et des chasseurs russes. A Cadiak, on fut accueilli par M. Bander, chef du comptoir ; M. Resanov ordonna les mesures qui lui parurent les plus convenables pour obvier aux maux dont le spectacle l'avait frappé ; M. Bander fut chargé de leur exécution ; peut-être le parti qui fut choisi n'était-il pas le meilleur ; n'importe, il faut savoir gré de leurs bonnes intentions, aux hommes qui cherchent, lorsqu'ils en

ont le moyen, à diminuer les maux de leurs semblables.

L'on alla ensuite à Sitea, où l'on arriva le 26 août, et l'on y passa l'hiver. M. Resanov s'occupait de faire augmenter les bâtimens et les fortifications du nouvel Arkhangel, les promichleniks étaient employés à ces travaux ; on ne les nourrissait pas mieux, quoiqu'ils prissent beaucoup de peine ; M. Baranov avait cédé le commandement au plénipotentiaire de la compagnie. Celui-ci était trompé par des agens auxquels il accordait sa confiance, de sorte que la condition des malheureux promichleniks faisait pitié. On avait fait venir de tous les comptoirs de la compagnie les hommes les mieux portans et les plus forts ; dès le mois de février 1806, il en était mort un certain nombre, et beaucoup étaient malades. M. Langsdorff malgré son zèle ne put parvenir à faire donner à ceux-ci ce qui leur était nécessaire pour se rétablir.

Cependant les ouvrages ne s'achevaient pas, faute de bras ; car il restait bien peu de promichleniks en état de travailler. Le meilleur moyen d'arrêter les progrès de la maladie, était de distribuer des vivres frais, on n'en avait pas assez. M. Resanov résolut d'en aller chercher aux colonies espagnoles ; il s'embarqua donc sur la *Junon*, navire appartenant à la compagnie, et prit

avec lui M. Langsdorff. On mit à la voile le 9 mars 1806. L'équipage était du même genre que celui qui avait conduit la *Marie* à Sitca ; dès le premier jour, la plupart de ces matelots furent attaqués du mal de mer.

Le 14 on aperçut la côte de la Nouvelle-Albion ; on jeta l'ancre devant le havre de Gray pour reconnaître le pays, on vit de la fumée ; mais on ne découvrit pas un seul habitant. Le 9 avril on mouilla dans le port San-Francisco. Pas un Russe ne comprenait un mot d'espagnol, pas un Espagnol n'entendait un mot de russe. Heureusement un moine qui faisait partie d'un détachement chargé de reconnaître le navire arrivant, savait assez de latin pour servir d'interprète ; ce fut par son entremise et celle de M. Langsdorff que l'on put s'entretenir.

Les Russes furent très-bien accueillis au présidio. On leur fournit les vivres dont ils avaient besoin, et leur équipage put ainsi se refaire. M. Resanov aurait bien voulu conclure avec le gouverneur de Monterey qui était venu à San-Francisco un arrangement pour établir entre cette mission et Sitca, une navigation régulière qui aurait été également utile aux deux colonies ; les Russes auraient apporté aux Espagnols des marchandises d'Europe et auraient reçu en échange du bled, de la farine, du bétail, du sel et toute

espèce de denrée. Le gouverneur répondit qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour prendre une décision sur ce sujet, quoiqu'il sentit parfaitement les avantages que l'exécution de ce projet procurerait à la Californie. Il ajouta que le cabinet de Madrid pouvait seul délibérer sur la proposition, et que le vice-roi du Mexique n'avait pas à cet égard une autorité suffisante. Quant aux provisions dont le navire avait besoin, ce point ne souffrit pas la moindre difficulté. Le gouverneur expédia sur-le-champ des ordres dans toutes les missions, pour qu'on apportât les denrées, dont les Russes avaient besoin, et leur permit de les payer en marchandises.

La mission de San-Francisco, la plus septentrionale que les Espagnols aient sur la côte de Californie, est comme tous les établissemens de ce genre dans un état de langueur. Le principal objet des gouverneurs et des ecclésiastiques est la propagation de la religion chrétienne. On serait donc porté à penser que les Indiens qui n'ont coutume de s'occuper que de leur subsistance, doivent se trouver bien plus heureux dans les missions, qu'ils ne l'étaient auparavant ; car indépendamment de ce qu'on leur donne une excellente nourriture, ils conservent tous leurs anciens usages que la religion ne défend pas ; ainsi on leur laisse leurs danses, leurs divertissemens, leurs jeux,

leurs parures; ils ont aussi de certains profits dans leur intérieur, ils ont à eux des poules et des pigeons : ils peuvent, quand ils en ont obtenu la permission, aller à la chasse et à la pêche, et en somme leur existence doit être bien plus exempte de souci que dans leur ancien état; toutefois le sentiment de la liberté se réveille quelquefois chez ces hommes. Il s'en trouve chez lesquels le goût de la chasse et de la pêche, de la paresse et d'une vie errante, l'emporte tellement sur tous les avantages dont suivant nos idées ils jouissent dans les missions, qu'ils s'échappent. Dès qu'on est instruit de leur fuite, on se met à leur poursuite; comme on connaît la tribu à laquelle le fugitif appartient, et comme il ne peut se sauver chez aucune autre, à cause des inimitiés qui existent entre elles, il ne lui est guère possible d'éviter les recherches des soldats ou des néophytes qui ont été mis à ses trousses, et il est presque toujours ramené à la mission. On le punit par la bastonnade, et on lui rive à une jambe un anneau dans lequel on passe une verge de fer, longue d'un pied et demi et de plus d'un pouce de diamètre. Ce châtiment l'empêche de recommencer une autre tentative, et sert d'avertissement aux autres pour les détourner de suivre son exemple.

« Lorsque l'on fait réflexion, dit M. Langsdorff, que trois moines et cinq soldats tiennent

en bride une troupe de mille à quinze cents hommes grossiers et sauvages, et les habituent à une manière de vivre absolument différente de celle qu'ils connaissaient auparavant, sans que jamais il prenne à ceux-ci la moindre idée de se soulever ou de se mutiner, il est naturel de penser que la douceur et l'indulgence, la bienveillance et l'amitié que ces pères spirituels montrent à leurs enfans, sont les causes principales de cette tranquillité; je crois pourtant que la simplicité de ces créatures qui n'appartiennent à la race humaine que par la forme extérieure et nullement par l'intelligence, contribue beaucoup à cet état de calme et de satisfaction. Du moins je les regarde comme absolument incapables de combiner en commun le moindre plan pour se mettre en liberté.

« Quoiqu'il ne soit nullement douteux qu'un climat tempéré convienne le mieux à l'homme, et qu'une contrée dont la température est douce ait été destinée par la nature pour qu'il l'habitât de préférence, toutefois on trouve dans ce pays l'exemple d'une exception frappante à cette assertion presque généralement adoptée. Sur cette portion de la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, par le trente-huitième parallèle, où les indigènes vivent sous un climat tempéré, où ils ne souffrent pas du manque de nourriture et

n'ont pas besoin de s'inquiéter de leur demeure et de leur vêtement, où ils peuvent se sustenter soit pour la chasse, soit avec des racines, des grains, des fruits, des poissons, des coquillages ; ces hommes sont laids, petits, malfaits, simples et stupides. D'autres peuples de cette même côte, au contraire, par exemple les Sitcans ou Calouchés, qui habitent par les cinquante-huitième et cinquante-neuvième parallèles, sont robustes, bien bâtis, et si rusés qu'ils ont souvent par leur finesse mis en défaut les Anglais, les Russes et d'autres Européens ; j'avoue que ce phénomène est pour moi une énigme inexplicable.

Les missionnaires ne sont que les administrateurs sous la direction desquels les néophytes se procurent tout ce dont ils ont besoin : le logement, la nourriture et le vêtement. Les travaux auxquels ceux-ci sont obligés de se livrer, consistent à cultiver la terre, soigner le bétail, tondre les moutons, construire les maisons, fondre du suif, faire du savon, fabriquer différens ustensiles de ménage, transporter avec des chevaux, d'une mission ou d'un presidio à un autre, les denrées et toutes les marchandises qui s'expédient. L'opération la plus pénible, celle de moudre le grain, est abandonnée uniquement aux femmes. Elles se servent à cet effet de deux pierres longues entre lesquelles on frotte le grain. La farine est très-

blanche, mais ne donne qu'un pain lourd et mat. La Pérouse avait laissé dans ce lieu un moulin à bras ; il n'existe plus depuis long-temps, et n'a pas même servi de modèle pour en faire d'autres. Si l'on songe d'ailleurs que dans aucun pays les moulins à vent ne sont autant en usage qu'en Espagne, on ne conçoit pas comment ces machines utiles n'ont pas encore été introduites en Californie. J'appris que les missionnaires ont eu un motif politique pour s'opposer à cette innovation. Ayant plus d'hommes qu'ils n'en peuvent occuper, ils pensent que s'ils établissaient des moulins, il y aurait parmi leurs néophytes trop de fainéans qui dans les momens de loisir sont occupés à broyer du grain.

L'éducation des chevaux, des bœufs et des moutons n'exige aucun soin ; ces animaux passent toute l'année en plein air ; on n'en voit dans le voisinage des habitations que la quantité nécessaire pour les besoins de l'agriculture. Quand on veut avoir des bœufs pour la cuisine de la mission, des soldats et des néophytes vont à cheval dans les pâturages, et avec de longues courroies munies de nœuds coulans, ils prennent autant d'animaux qu'il en faut.

On dit que tous les bœufs proviennent de cinq de ces animaux amenés à la mission en 1776. Le gouverneur de Monterey, nous assura que depuis